donneraï à la petite fille, si Eugène Gages n'est pas revenu.

Martine ne songea pas à s'étonner de ce désir, elle n'avait rui besoin de la lettre, et, d'ailleurs, eût-elle voulu la conserver qu'elle n'eût probablement pas osé la redemander à M. de Sauves.

L'ingénieur se leva et partit.

En revenant chez Mme de Romilly, il lui raconta une partie de la vérité :

Il avait jadis essayé de faire du bien à un de ses ouvriers. La femme de celui-ci était une créature parfaite qui était morte en mettant au monde une petite fille le même jour qu'Adèle elle-même avait eu la sienne.

Cette coïncidence faisait que le frère et la sœur s'intéressaient à la petite orpheline, et c'était elle que Pierre était allé voir chez la Martine Fresnay, où le père, en partant pour l'Amérique, l'avait mise en nourrice.

—Il ne pouvait mieux choisir, déclara Mme de Romilly, Martine est une brave et honnête femme. Jusqu'au retour de son gredin de mari, l'enfant sera élevée par elle comme une petite princesse.

Après, ce sera une autre histoire.

—A ce moment-là, paraît-il, la fillette sera mise dans un couvent des environs. D'ailleurs, chère tante, continua Pierre avec une certaine émotion, dois-je vous avouer une chose ?

—Dites toujours.

—J'ai compté sur vous pour veiller sur cette petite, car ma sœur et moi nous ne pourrons guère le faire par nous-mêmes.

Tout ce qui était bonté et charité séduisait trop Mme de Romilly pour que celle-ci n'acceptât pas sur-le-champ cette tâche.

Elle tendit sa main vers l'ingénieur.

—C'est entendu, dit-elle. Et je m'associe, avec joie à votre bonne œuvre. Mais à une condition toutefois, ajouta-t-elle avec un doux sourire, tandis que ses yeux brillaient.

—Quelle condition ?

—J'adore Robert qui ressemble à ma chère sœur. Vous me le donnerez souvent.

—Oh ! tant que vous voudrez. Ici, son petit corps se fortifiera dans l'air pur des champs. Mais son cœur se fortifiera bien davantage encore au contact de gens honnêtes et bons comme vous !.

Le cours de la vie ordinaire reprit sa régularité à l'usine de la rue de Belleville.

Pierre de Sauves s'était bien gardé de raconter à sa sœur d'abord que la fille d'Eugène Gages était en Normandie ; ensuite qu'il avait acquis chez Martine Fresnaye la preuve que le gredin qui s'était point mort à Philadelphie le 20 septembre, puisque le 20 il avait envoyé la lettre reçue par Mme Lureau.

Il jugea qu'Eugène se cachant à l'heure actuelle, et ayant certainement changé de nom et de personnalité, toutes les recherches vis-à-vis de lui ne pouvaient, ne devaient pas aboutir.

Or Adèle, avec son caractère entier et passionné, ne comprendrait ni les atermoiements, ni la prudence, ni la certitude, mais une certitude absolue, remplaçait chez elle le seul pressentiment qu'elle avait de l'existence d'Eugène Gages.

Elle voudrait repartir, aller en Amérique, peut-être même s'installer à Philadelphie.

Or, tout cela n'aboutirait à rien.

La faculté de gagner de l'argent pour arriver au but, plus tard, s'il y avait moyen d'avoir des indices dans quelques années, était en surveillant l'industrie, en la développant, et non pas en négligeant ou abandonnant le commerce, pour aller courir après une chimère.

Il ne prononça donc point un traître mot de sa nouvelle découverte, et se mit au travail avec une ardeur, un courage, une persévérance qui dé passaient encore ce qu'il avait fait jusque-là.

Martine Fresnay, malgré sa promesse, ne lui écrivit cependant point qu'elle eût reçu de ses nouvelles de Gages, et Mme Lureau, qu'il cevit de loin en loin, lui affirma chaque fois que le misérable n'avait plus donné signe de vie.

—Je ne m'étais pas trompé, pensa alors M. de Sauves, les cinq cents francs étaient un salaire. Si l'assassin de George revient jamais en France, ce sera avec un nom et un visage nouveaux.

L'année terrible de 70 arriva.

Pierre s'engagea l'un des premiers dans un régiment du génie où il ne tarda pas à être nommé capitaine.

Puis, après la guerre, où il eut la chance de revenir sans être blessé, quoiqu'il eût fait vaillamment son devoir : après la Commune, cette autre guerre moins folle plus cruelle que la première, les usines se rouvrirent, les travaux peu à peu reprirent, les affaires recommencèrent.

Par une chance providentielle, la maison de la rue de Belleville n'avait point souffert.

Tandis qu'autour d'elle, il y avait pas mal de désastres et de ruines, elle était restée debout, muette, froide, mais sans une avarie.

Adèle, il est vrai, ne l'avait quittée que le plus tard possible, et n'avait dû qu'à l'intérieur de Paris que lorsque la situation chez elle, était devenue tout à fait dangereuse.

Peu à peu les grandes maisons du faubourg Saint-Antoine reprirent leurs travaux d'ébénisterie, et les commandes de nouveau abondèrent chez M. de Sauves.

La crise avait été dure à passer, mais avec de l'ordre, beaucoup d'économie, une surveillance stricte du personnel, on s'en tira tant de même, et plus que jamais le frère et la sœur furent autorisés à espérer que l'aisance d'abord, la fortune ensuite, couronneraient leurs efforts persévérants.

Ils laissaient du reste ce qu'il fallait pour cela, et Adèle était devenue le véritable associé de Pierre, chargée de la correspondance, des clients à recévoir, des fournisseurs de la comptabilité et de la caisse.

Pendant cet ce temps, Georgette grandissait, élevée par Suzanne et c'était bien la plus belle petite fille que l'on pût voir, brune avec d'admirables yeux de velours, frangés de noir, de grands yeux insondables, très sachants quelquefois, le plus souvent autoritaires et purs.

Mais on s'était pas étonnant qu'elle fût un peu despote, la mignonne, chacun depuis Robert jusqu'à Suzanne la gâtait tellement !

CHAPITRE VI

L'ORPHELINE.

Bien des années se sont écoulées.

Dans une grande pièce, très large, très haute, très longue, à des tables étroites, des fillettes sont assises, avec des ouvrages de lingerie dans les doigts.

Un grand silence règne ; on n'entend que le tic-tac régulier des machines à coudre placées toutes sur le même rang, sous les immenses verrières ouvertes et par lesquelles la brise tiède arrive parfumée des senteurs douces de printemps et des parfums plus âpres de la mer dont on entend au loin le ressac monotone.

A un pupitre placé sur une estrade, une religieuse est installée. Elle est très vieille, courbée, mais dans son visage ridé, ses yeux clairs sont toujours brillants, et vont parcourir une très grande activité d'un bout à l'autre de la classe, cherchant, regardant, surveillant tout ce petit monde blond, rose, frais, adorablement gentil, dont elle est la mère.

Presque à ses pieds, une jeune religieuse travaille.

Elle est extrêmement pâle, et elle a sur ses pommettes, très blanches, cette tache rose, d'un si douloureux présage, hélas ! Du reste, comme pour confirmer cet augure de deuil, une petite toux sèche et dure, très profonde, déchire de temps en temps sa poitrine, dont la large guimpe blanche elle-même ne parvient pas à dissimuler la maigreur.

Chaque fois que la sœur tousse ainsi, la mère Saint-Raphaël,—car c'est toujours elle la directrice de l'orphelinat,—se penche affectueusement de son grand pupitre et demande :

—Madeleine, ma chère fille, souffrez-vous ?

Et Mlle de Boves, devenue sœur Madeleine des Anges, répond en levant sur la vieille religieuse ses yeux caves, brûlant de fièvre :

—Non, mère, pas plus que d'habitude ; je vous remercie. J'étouffe seulement un peu.

A un accès de toux plus violent que les autres, une fillette qui depuis un instant, placée à côté de la malade, donnait des signes d'impatience et de douleur, non dissimulée, se leva vivement.

—Mère, dit-elle à Mme Saint Raphaël, j'ai fait ce matin, dix boutonnières de plus que ma tâche, suis-je libre ?

La directrice sourit.

—Toujours la plus vaillante, sinon la plus sage, ma Clotilde, dit-elle doucement. C'est bien. Mais pourquoi veux-tu être libre et qu'as-tu à me demander ? Car je vois au fond de tes yeux dans lesquels je lis si bien que tu désires quelque chose.

—Vous ne vous être point trompée, mère.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Le docteur a recommandé que ma mère Madeleine aille de temps en temps promener un peu sous les grands pins. Le soleil est chaud, l'air très doux, permettez-moi de l'accompagner, cela lui fera du bien.

—Va, mon enfant. Mais ne la laisse pas se fatiguer ; prends bien soin d'elle.

Les yeux de l'orpheline eurent une inexprimable intensité d'expression.

—O mère ! murmura-t-elle sur un ton de reproche, est ce que j'ai besoin de cette recommandation quand il s'agit d'elle.

Ce mot *elle*, surtout avait été dit avec une émotion simple et profonde, extraordinaire chez une enfant de cet âge.

Sur une signe de la directrice, Mlle de Boves s'était levée et avait suivi la jeune fille vers une des grandes portes-fenêtres, au delà desquelles on apercevait les premières futaies d'un parc magnifique.

Elles allèrent un instant sans prononcer une parole ; la fillette sentement avait pris la main de la malade et l'appuyait sur son bras, marchant tout doucement à son petit pas, car un rien l'essoufflait, s'arrêtant de temps en temps pour la regarder de ses grands yeux expressifs pleins d'une affection sans nom, mais au fond desquels tremblaient des larmes.

Il faisait un temps superbe. On suivait un chemin adorable, bordé d'une haie vive de sureaux et d'églantiers, alors en pleine floraison. Les lilas et les seringas des massifs voisins étendaient sur le sentier leurs têtes embaumées et couvraient de leurs fleurs tombées, ainsi qu'une fine jonchée, la mousse fine où s'enfonçaient les petits pieds fatigués de de la sœur Madeleine.

Le chemin arriva bientôt à une sorte de pont rustique jeté sur un ruisselet et fait d'arbres encore couverts de leurs écorces. Tout autour les allées du parc formaient un rond-point où l'on avait établi des bancs agrestes.

La religieuse et l'enfant s'assirent toutes les deux.

Mais la marche, quoique courte, avait épuisé Mlle de Boves.

Elle se renversa légèrement en arrière, eut une sorte de quinte de toux et porta son mouchoir à ses lèvres.

Quand elle le retira, il était maculé de sang.

—Seigneur !..... s'écria Clotilde en faisant craquer les articulations de ses doigts dans un geste brusque, je le savais bien moi que vous étiez malade !

Sœur Madeleine l'attira vers elle.

L'enfant s'agenouilla à ses pieds.

—Ne sommes-nous pas sœur les mains de Dieu ? dit-elle doucement en caressant les cheveux de la fillette.

—Oh ! non ! ne parlez pas de la sorte, s'écria celle-ci. Que deviendrais-je si vous n'étiez pas là, vous tout ce que j'aime, tout ce qui m'aime aussi !.....

Avec une expression de tendresse infinie, d'adoration sans bornes, elle ajouta ce mot si doux :

—Maman !

Un divin sourire erra sur la bouche pâle de Madeleine, ses yeux brillèrent, mais s'emportant aussitôt l'émotion qui l'étreignait :

—Tais-toi, dit-elle très bas, si l'on t'entendait !

—Et bien quoi ? Est-ce que je fais mal de vous aimer comme ma mère que je n'ai pas connue, comme mon père qui est mort, comme la famille que je n'ai pas eue. Chère, chère maman adorée !... Et ne l'êtes vous pas vraiment ma mère, vous qui m'avez reçue toute petite ici, dans cette grande maison froide ; qui m'avez enseigné tout ce que je sais, qui m'avez aimée surtout !..... Ah ! est-ce que tout le monde ne le sait pas ici que je vous adore et que je ne vis que par vous et pour vous ?

—Si, si, mignonne chérie ; mais une religieuse ne doit aimer que Dieu, notre révérende mère supérieure le dit toujours, tu sais bien.

—Est-ce qu'elle comprend nos cœurs, elle ; est-ce qu'elle se doute que certaines personnes mourraient si elles ne pouvaient aimer quelqu'un par-dessus tout, penser à lui, s'y dévouer constamment. O chère maman, guérisez et je ne vous quitterai jamais, et je me ferai religieuse, pour vivre toujours à vos côtés, dans votre ombre, rendre à votre vieillesse tout ce que vous avez donné de soins et d'amour à la petite orpheline qui est devenue votre fille et votre enfant.

Silencieusement, la religieuse serrait dans ses bras la fillette qui s'était assise à ses côtés.

Clotilde se tut quelques instants.

—Parle, dit la sœur, moi, je ne pèse pas, cela me fait mal.

La fillette la regarda et une nouvelle anxiété parut sur ses traits plus fins que l'on pastel.

—Si tu dois faire ce que je vous ai conseillé, Martine, dit-elle, si vous n'avez pas la force de vous séparer de ce chanpan. Vous n'avez pas le droit d'exposer la vie de Clotilde.

Ma mère recommença à pleurer plus fort.

—Robert, continua Mme de Romilly, embrasse Clotilde ; elle va aller au couvent apprendre à travailler, tu ne la reverras probablement pas de longtemps.

Mon cœur se serre très fort.

Je peine si je sentis les baisers de mon cher petit compagnon si doux et si attentionné pour moi, à peine si je vis le chemin par lequel je passai, à peine si je comprise les paroles de ma tante qui toutes déploraient de me voir partir.

J'allais quitter celle qui m'avait élevée, notre pauvre maisonnette où j'avais été si heureuse ; Roussette, la vache qui, paraît-il, m'avait nourrie, et qui me connaissait si bien.

Et plus loin que cela, je voyais les grands murs noirs du couvent où j'allais être enfermée comme dans une tombe.

Et j'avait si mauvaise mine, que tous les chiens de la campagne couraient sur lui et voulaient le mordre.

Le loqueteux s'arrêta devant notre chaumière.

—C'est ici que demeure Martine Fresnay ? me demanda-t-il.

Ses yeux étaient méchants, il me faisait peur.

—Elle est à travailler, répondis-je toute tremblante, et elle ne reviendra que très tard, ce soir.

—Tant pis, fit-il, j'entre tout de même.

Et sans façon, en effet, il franchit le seuil de la maison, déposa son sac au milieu de la chambre, s'assit contre la table et me dit :

—C'est chez moi ici, donne-moi ce qu'il y a à manger et à boire.

Ahurie, plus épouvantée que jamais, je le regardais.

—Plus vite, criait-il en colère. Va-tu obéir, quand j'ordonne, fénéante !

Ces insultes, ce ton me révoltèrent.

Quoique petite, j'étais déjà orgueilleuse.

—Je n'obéis qu'à ma mère Martine, dis-je sans sourciller.

Il voulut lever son bâton sur moi.

Je le regardai et ne bougeai pas.

Cette fois, je ne tremblais plus.

Tout à coup, il détourna la tête en grommelant :

—C'est bien ! c'est bien !..... Patience, Eusèbe, mon vieux. Faut pas taper, mais tu te débarrasseras bien quand même de cette vermine.

Et quand vous passiez sur ma tête qui me faisait tant de mal, vos petites mains blanches, il me semblait que ma fièvre s'en allait, et le sommeil venait.

Vous m'avez guérie, et vous avez pris mon cœur !

Alors, j'ai été heureuse, moi aussi.

Je n'étais plus une pauvre petite orpheline élevée par la charité, j'avais une mère jeune, bonne, belle et que j'adorais.

—Tais-toi, on ne dit pas ces choses-là à une religieuse.

—Vous n'êtes pas une religieuse pour moi, vous êtes maman ; la plus douce et la plus tendre des mamans. Et quand tout ce que j'aimais est mort, ma pauvre mère Martine d'abord, que son gredin de mari a tuée ; puis Mme de Romilly qui venait me voir si souvent ; puis cette pauvre Mme Lureau, qu'une voiture a écrasée à Paris, c'est vous, maman, qui m'avez consolée, en m'aimant davantage.

—Et en te disant, chère petite, que dans la vie il faut toujours du courage, de la volonté, de l'honnêteté. Avec cela vois-tu, on se sort de tous les mauvais pas, et Dieu vous protège. De même qu'à ton enfance abandonnée, il a donné des protectrices et des amies, de même plus tard, si ton énergie est à la hauteur des événements, il te donnera du bonheur et de la paix. Chacun a sa dose de joie en ce monde, mais il faut savoir la conquérir.

—Moi, je ne peux être heureuse que si vous vous portez bien, et si vous guérisses tout à fait, maman.

—Je guérirai, répondit Madeleine qui ainsi que toutes les poitrinaires ne voyait point la gravité de son état et faisait beaucoup de projets. Je guérirai, et l'an prochain, si tu continues à travailler comme tu le fais, je demanderai à mère Saint-Raphael de faire de toi ce que j'étais autrefois, la contremaîtresse des petites pour la couture. Alors, tu auras des enfants à ton tour.

Tu verras, comme c'est bon de se dévouer, de faire du bien, de guider ces petites intelligences, de les ouvrir à ce qui est bon et généreux.

Les yeux de l'enfant, semblables à des pervenches fleuries, brillaient comme des étoiles.

—Et vous, dit-elle, je ne vous quitterai pas au moins, maman ?

—Au contraire. J'obligerai que tu ne couches plus au dortoir. Tu auras une cellule à côté de la mienne, et nous ferons nos prières ensemble.

—Oh ! la bonne, la douce vie !..... Qu'il me tarde d'être à l'an prochain, chère maman aimée, et comme je vais être sage, pour mériter tout cela !.....

L'air pur des pins, tout embaumé des senteurs d'encens de la résine, avait fait du bien aux poumons malades de Mlle de Boves.

Maintenant elle respirait plus librement, ses petites mains n'étaient plus si chaudes, la fièvre l'avait quittée.

Au loin, une cloche sonna.

—Il est midi, dit-elle, rentrons au monastère, je vais mieux.

Clotilde se leva, et avec les mêmes précautions qu'elle avait prises à l'arrivée, elle la soutint, la conduisit, sentant dans son cœur chanter et rire les divines promesses de l'Espérance, cette fée qui se fait si aisément et si vite la compagne des jeunes filles.

L'été, très chaud et très sec se passa pour sœur Madeleine bien mieux qu'on n'eût jamais osé l'espérer.

Elle ne toussait plus, ses forces revenaient. Clotilde heureuse la croyait guérie.

Malheureusement le mois de septembre fut particulièrement froid et pluvieux.

Des averses continuelles mettaient comme un voile de brumes blanches et opaques sur ces immenses futaies de sapins, si verte au printemps. De larges flaques d'eau apparaissaient partout ; contre les fenêtres closes on entendait un clapotement continuel, tandis que les vieux murs du monastère suintaient comme d'un manteau de glace-très froide tombait sur les épaules de toutes ces délicates filles, les pénétrant jusqu'à la moelle des os.

Quelquefois, vers trois heures de l'après-midi, un rayon venait. Midi faisait une trouée dans le brouillard qui enveloppait la grande maison refroidie, il éclairait un instant la façade blanche, la grande horloge placée au-dessous du clocher pointu, les toits rouges de l'orphelinat et les longues cheminées aux branches dénudées ; mais il s'éteignait bientôt, et la brume rapprochant ses vapeurs grises enveloppait de nouveau le monastère.

Tout à coup, sous l'empire de cette humidité pénétrante, Mlle de Boves se sentit beaucoup plus malade.

Les quintes de toux la reprirent et également ses crachements de sang.

Un dimanche matin, elle voulut quand même descendre à la chapelle ; le froid plus grand de la chapelle la saisit.

Quand elle remonta dans sa petite chambre, elle grelottait.

Toute la journée, il fut presque impossible de la réchauffer ; le soir une fièvre ardente se déclara.

Toute la nuit, elle battit la campagne.

La mère Saint Raphaël et Clotilde ne la quittèrent pas.

—Maman ! maman chérie, murmurait l'enfant à côté de la vieille religieuse abîmée de fatigue s'endormait dans le grand fauteuil placé au coin d'un pauvre feu de bois ; maman chérie, réponds-moi, comprends-moi !..... Ne t'agites pas ainsi, tu brûles..... Mon Dieu ! mon Dieu !... comme elle souffre !..... Comme elle est mal..... Allez-vous donc me la prendre !..... Oh !..... je veux mourir aussi !.....

Subitement, les lèvres jusque-là closes de Mlle de Boves s'ouvrirent.

Ses yeux étaient fixes, elle parlait très bas, si bas que Clotilde penchée sur elle ne l'entendait pas.

Mais ces mots hachés, confus, sans suite, peu à peu, se firent plus distincts.

—Le convoyeur !..... Non, je ne peut pas y rester quand on a du cœur. Dieu ne suffit pas, non !..... On ne le voit jamais..., Il ne parle pas !.....

Un mari..... des enfants,... un foyer... le seul but de la femme !...

J'ai une fille, moi, comme je l'aime !... Mais pas de mari !..... rien !..... toujours seule !...

Ah mon pauvre cœur !..... Refermetoi sans cesse..... encore !

Ne rêve pas de celui que tu aimes, qui te remplit !..... Ne dis pas ton secret !

Elle s'arrêta haletante.

Au bout de quelques secondes, comme poussée par une force irrésistible, elle continua :

—Je n'étais pas heureuse, j'étais la dame de compagnie d'une femme dure et méchante ; cependant j'aimais mon maître, cela le convenait qui me faisait peur. Un jour ma maîtresse eut envie d'aller entendre une cause célèbre, aux assises... Elle m'amena !...

Là, je le vis, lui, celui qui devait uniquement occuper mon âme !..... Et alors, j'accepta de partager la vie de la pauvre mère Saint-Raphaël, parce que je compris que sans lui, toutes choses sur terre me seraient désormais indifférentes !.....

Pierre ! vous avez souffert aussi, mais vous qu'avez enseigné le devoir et le renoncement.

Tout pour l'honneur !

Elle se tut, fatiguée, épuisée.

Clotilde en pleurant essuyait la sueur froide qui inondait son visage tout blanc, étancié et blême ; mais toujours joli.

—Maman ! répétait-elle de loin en loin, comme si ce cher mot, la seule joie en ce monde de la pauvre recluse, eût pu la rappeler du froid pâle de l'ombre et du mystère où elle entrait déjà.

Au bout de quelques secondes, la mourante reprit :

—Suis-je folle !..... tu lui ressembles, ma Clotilde, à mon Pierre, tu sais, je le trouve et c'est pour cela, je crois, que je t'aime encore plus !.....

Tu es blonde, il est brun. Mais votre voix est la même, ton sourire, ton front clair et ferme, le front si beau ! Et sa physionomie, son port de tête, en toi, je le retrouve tout !.....

Oui je t'aime, ma fille !....

Reste honnête, toujours, comme lui ! Ta vie sera douce, tes yeux ne brûleront plus du même feu de fièvre ; peu à peu le délire sembl'ait s'être envolé sous le charme apaisant du souvenir si doux.

Clotilde pleurait.

—Quel est donc ce Pierre auquel je ressemble ? se demandait elle poignée de curiosité. Mon père cependant s'appelait Eugène Gages, coutinua-t-elle, c'était un ouvrier qui est mort en Amérique, m'a-t-on toujours dit.

A jour, la sœur s'endormit.

—Allez vous reposer, mère, dit la jeune fille à la vieille religieuse aussi pâle que sa guimpe, moi je la veillerai pas.

—A ton âge, ce n'est pas raisonnable. Vous allez, je vais envoyer une sœur te remplacer.

Clotilde prit la main de la directrice ; de grosses larmes jaillissaient de ses yeux, et, comme des perles de cristal, roulaient sur ses joues fatiguées.

—O mère ! mère ! fit-elle avec une expression d'intense désespoir, d'un désespoir mille fois au-dessus de son âge, ne me séparez pas d'elle, je vous en conjure ! Ne soyez pas cruelle à ce point, car au lieu d'une morte vous en auriez deux !

Non, la pauvre vieille femme qui avait aimé et élevé plusieurs générations de pauvres petites abandonnées n'était pas cruelle, loin de là !

Elle dit dit de la douleur morale de la petite serait bien des fois plus dangereuse que la fatigue physique prise auprès de son amie ; que cette dernière, dans la jeunesse se répare aisément, tandis que l'autre en contrarie laisse des traces profondes, quelquefois indélébiles.

—Reste, ma fille, lui dit-elle doucement, maternellement ; mais songe que Dieu seul est maître de la vie ou de la mort. Prie-le, mon enfant, sans révolte et sans amertume, s'il permet la douleur, il éprouve le désespoir.

Tandis que la religieuse s'éloignait, Clotilde tomba à genoux auprès du petit lit de fer de la mourante :

—Alors, murmura-t-elle, en élevant armes jointes vers le ciel, puisque vous êtes si bon, mon Dieu, gardez-la moi !.....

Sa prière ne devait pas être exaucée.

Quand le médecin arriva, vers neuf heures, du premier coup d'œil il reconnut une fluxion de poitrine.

—C'est bien plus grave, fit-il en hochant la tête après l'auscultation, il y avait déjà des tubercules. Ecrivez aux parents, s'il en existe.

—Elle n'en avait plus, répondit en pleurant même Saint-Raphael, qui était revenue auprès de sa fille de prédilection.

—Alors, dit l'autre, il faudra ce soir sans doute lui faire administrer les derniers sacrements.

Clotilde l'entendit et devint plus pâle que l'agonisante.

—Ah ! Dieu ! fit-elle en chancelant, elle est perdue !....

Mais elle était déjà vaillante et courageuse, elle se contint.

Si elle eût pleuré, on l'eût arrachée de ce lit où s'en allait tout ce qu'elle aimait sur terre.

—Il faut prier pour elle, ma fille, lui dit la mère Saint-Raphaël.

Les yeux de l'enfant s'assombrirent.

Prier ce Dieu qui la rendait plus que jamais orpheline !....

Elle ne le pouvait pas.

Dans sa fièvre, Madeleine avait enlevé la guimpe que les religieuses gardent, même malades.

Ses opulents cheveux bruns, la dernière parure des poitrinaires, se répandaient autour d'elle, sec yeux agrandis avaient l'éclat singulier que prend le regard aux approches de la mort.

Ses forces s'en allaient ; elle ne pouvait plus parler, mais toute sa volonté s'était réfugiée dans ses prunelles obstinément fixées sur l'enfant qu'elle adorait.

Au soir comme elle était plus bas, on lui porta le viatique et l'extrême-onction.

Toute la communauté arriva en grande pompe, envahissant la cellule illuminée pour la circonstance.

Clotilde sanglotait, la tête enfouie dans le lit, elle ne prendait du côté de la ruelle, où elle était agenouillée.

—Maman, répétait elle dans ses larmes, maman bien-aimée !

Et le cher mot, qui ne passait pas au-dessus de la petite, mais allait frapper les oreilles des étrangers, arrivait jusqu'à la mourante et la berçait délicieusement.

Non, ce n'étaient point les prières des ses compagnes qui amenaient sur son visage pâle cette expression de douceur profonde, presque heureuse ; ce n'étaient point les paroles consolantes du prêtre, ce n'était point le viatique qu'il posa sur ses lèvres décolorées ; c'était la petite voix désespérée, mais toujours si douce, cette voix qui avait charmé sa vie de recluse, lui avait donné toutes les illusions saintes de la maternité et qui encore endormait ses douleurs et berçait doucement ses minutes suprêmes en répétant, impréguée d'amour et de tendresse : Maman, maman chérie !.....

Le lendemain, au moment de la mettre dans son cercueil, on permit à Clotilde d'aller embrasser une dernière fois sœur Madeleine des Anges.

La jeune fille se leva du lit où une fièvre ardente la clouait depuis la veille au soir.

En tâtonnant, en se cramponnant aux murs des longs corridors, elle finit par gagner la cellule de la morte, cette petite chambre aux murs blanchis à la chaux, où quelques heures auparavant, quelques heures, quand elle était toute petite, apprenant à lire, agenouillée sur les bords de la robe de bure de son amie.

C'était fini ; elle était morte !.....

Morte la douce voix, mort le bon regard ; froides les mains si blanches et si affectueuses !.....

Morte, maman !.....

Elle se précipita sur elle, malgré les scours qui l'entouraient, oubliant tout, si ce n'est qu'elle ne la verrait plus jamais ; elle la souleva, l'enlaça de ses bras, approcha ses lèvres de son visage.

Mais au contact de ce froid mortel, unique, glacial, pénétrant, l'enfant, qui ne s'y attendait pas, ne l'ayant jamais senti, poussa un grand cri, et tomba à la renverse sans connaissance.

Une fièvre cérébrale se déclara, et elle fut un mois entre la vie et la mort.

La forte constitution la sauva.

Quand la convalescence arriva, novembre s'en vint.

Par un phénomène bizarre, dans les pays du Nord, et surtout aux bords de la Manche où l'humidité est habituelle, les pluies de septembre et d'octobre avaient coutume pour faire place au plus beau temps de la Saint-Martin que l'on puisse voir.

Un soleil presque chaud, rendait un semblant de vie au parc, que les pins et les cèdres gardent la verdure éternelle des sapins encore.

Dès que Clotilde put marcher, elle se dirigea vers le petit cimetière situé derrière les charmilles et où, sous un tertre un peu plus élevé que les autres, puisqu'il était plus nouveau, dormait Mlle de Boves.

L'été, de grandes touffes de rosier, les arbustes des massifs voisins sur lesquels les rossignols venaient chanter, et par-dessus tout, le calme inexprimable de ce coin de paix, avaient mêmement une certaine apparence heureuse au petit cimetière.

L'hiver, le bosellement des tombes, que le gazon ne dissimulait plus ; les croix de bois, sur la peinture noire desquelles les noms étaient tous uniformément écrits en lettres blanches ; la solitude, le froid, tout cela était d'une tristesse navrante et serrait le cœur.

Cette vue représentait tout ce qui pouvait exister de plus cruel de plus dangereux pour l'enfant, surtout en exaltation qui relevait à peine d'une si grave maladie.

Peu à peu, elle tombe dans une mélancolie noire, presque farouche ; elle ne parlait plus, elle ne mangeait plus ; ses yeux devenaient hagards ; un pli douloureux se creusait au coin de sa petite bouche, jadis si rose ; la nuit ; la sœur de garde qui faisait le tour des dortoirs la trouvait immobile, prosternée sur ses oreillers, les paupières ouvertes.

—L'état est grave, déclara le médecin consulté. Il faudrait à tout prix lui faire changer d'air, surtout lui faire fair cette maison-ci.

Mme Saint-Raphaël, déjà très affectée de la mort de Mlle de Boves, s'alarma de ce fait et parla de Clotilde à la supérieure.

Dans le monastère, on aimait la petite pour sa douceur, son obéissance à la règle, sa nature délicate et extraordinairement nerveuse, ses façons affectueuses et polies.

On connaissait son amour filial pour sœur Madeleine des Anges, et cela aidant, on caressait la pensée de la garder dans le couvent, de lui voir prononcer ses vœux, d'en faire une religieuse intelligente et dévouée à la maison, ce qui, dans ce temps-ci, ne se trouve pas chaque jour.

Aux paroles d'alarmes de la mère Saint-Raphaël, la supérieure répondit :

—Avant de la placer au dehors et de renoncer par conséquent à sa vocation religieuse, il faut voir, attendre..... patienter.....

Le temps est un grand maître. Cette douleur exaltée ne comme toutes choses. Distrayez-la.

Mais Clotilte ne voulait pas être distraite.

En vain, la nomma-t-on présidente des Enfants de Marie, on voulait-on d'en faire une contremaîtresse, et de lui donner des petites à diriger.

Ce projet qui lui souriait tant lorsque son amie vivait, lui était devenu insupportable et douloureux.

—Je veux m'en aller ! dit-elle au jour la mère Saint-Raphaël.

La vieille religieuse tressaillit.

—T'en aller ? répéta-t-elle. Et où ? Et pourquoi ?

—Oh ! Ça m'est égal. Dans la première maison où je trouverais ma vie à vivre. Pourquoi ? Parce que je ne puis pas rester ici sans *elle*.

La jeune fille dit ce mot avec une telle intensité de regret et de douleur, que sa vieille amie comprit que rien au monde ne la retiendrait.

D'ailleurs, Clotilde se chargea de l'éclairer elle-même.

—Si vous voulez me retenir par force, lui dit-elle, je passerai par-dessus les murs.

Il n'y avait pas à discuter. Du reste, la santé de l'enfant s'altérait visiblement, il fallut consentir à ce qu'elle demandait et on la plaça au dehors.

CHAPITRE VII

LA COLOMNIE.

Clotilde Gages venait d'avoir quatorze ans.

Mais si grande, si forte, si belle était la jeune fille, avec son teint éblouissant la taille déjà formée, qu'on lui en donnait aisément dix-sept ou dix-huit.

On ne pouvait la dire belle, elle ne l'était pas encore, en ce sens que la régularité absolue manquait à ses traits, quelque la mobilité extraordinaire de sa physionomie, avait d'irrésistibles séductions.

(*A continuer.*)

Petite question :

Quand un chameau boit dans un verre, de quel bonheur sont ses moustaches ?

—?!?

—Eh bien ! il les a roses.

ANNONCES JUDICIAIRES

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE.

George H. Saikeld, Miss Fanny Frerot, légataire, subrogée, vs Wm A. Frerot et Frederick G. Frerot.

COUR CIVILE DE DISTRICT, pour la paroisse d'Orléans.—No 5,389—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'encan, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74, rue St-Charles, entre Gravier et Commercial Place, dans le premier district de cette ville, le SAMEDI, 27 juillet 1889, à midi, de la propriété ci-dessous décrite, à savoir :

Tous les droits, titres et intérêts des défendeurs Wm A. Frerot et Frederick G. Frerot dans la succession de leur défunte mère, feue Mme Fanny Frerot et qui consistent en la partie indivise de leur neuvième de la propriété ci-après décrite.

1° Les lots 11 à 21 inclusivement, dans l'îlot borné par les rues Carondelet, Baronne, Première et Deuxième, lesquels suivant un plan de Hugh Grant, voyer, en date du 9 mars 1849, déposé dans les archives de Adolphe Maurassu, notaire ; les lots 12 à 20 inclusivement, mesurant chacun vingt-huit pieds un pouce et trois lignes de face sur la rue Baronne par cent vingt pieds de profondeur entre lignes parallèles. Le lot 11 mesure trente pieds de face à la rue Deuxième par cent vingt six pieds six pouces de profondeur, et le lot 21 a trente pieds de face à la rue Première sur cent vingt-six pieds six pouces de profondeur.

2° Quatre-vingt dix pieds de la portion de la cède des lots 3 et 4 indivisément, dans le même îlot, lesquels cinq lots suivant le même plan, mesurent chacun comme suit : les lots 5 et 6 ont chacun vingt-huit pieds un pouce et 3 lignes, tout de façade sur la rue Carondelet sur cent vingt pieds de profondeur entre lignes parallèles, les portions des dits lots dont les deux nouvelles sections étant de façade étant de quatre-vingt dix pieds de façade à la rue Deuxième, par cent quarante pieds six pouces et une ligne de profondeur entre lignes parallèles.

2° Le lot 6 à dans l'îlot borné par les rues Celliète, Quatrième, Washington et Cherbourg, suivant ledit plan sur un plan annexé à un acte par devant Félix Grima, notaire, en date du 29 mai 1861, lequel lot No 6 mesure cinquante-un pieds de front sur trois lignes de face à la rue Celliète, sur cent vingt huit pieds deux pouces de profondeur, entre lignes parallèles.

Ledit lot No 6 mesure de deux îlots de terre, dans le Septième District, Nos 270 A et 270 B, borné par l'avenue Canal, sa Carrollton et les rues Dublin, Sixième et Dix-septième ; le No 270 A est borné par l'avenue Canal, les rues Dublin, Sixième et Stéphanie et le No 270 B par l'avenue Canal, les rues Dublin, Dix-septième et Stéphanie.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—Comptant.

CHAS. W. DROWN,

Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.

24juin—24—juillet1 8 15 22 27

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente de propriété améliorée dans le Sixième District.

Mlle Carrie A. Hotchkiss vs. C. W. Read.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 27,159.—En vertu d'un writ de saisie et vente, à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74, rue St Charles, entre la rue Gravier et l'Allée Commerciale, dans le premier district de cette ville, le SAMEDI, 27 juillet 1889, à midi, de la propriété ci-après décrite à savoir :

Un certain morceau ou portion de terre avec les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent et tous les droits, voies et avantages qui y appartiennent, situé dans le Sixième District de cette ville, dans l'îlet numéro douze et borné par les rues Tchoupitoulas, Jacob et Rousseau, ledit morceau de terre formant le lot numéro douze et mesurant cinquante pieds de front sur la rue Tchoupitoulas sur une profondeur de cent dix pieds, entre lignes parallèles, et ayant en outre une ligne de pieds de front sur la rue Jacob sur une profondeur de cent dix pieds avec les bâtisses qui s'y trouvent.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux.

CHAS. W. DROWN,

Shérif Civil de la paroisse d'Orléans.

10 juin—10 17 24—1 8 15 juillet

ANNONCE JUDICIAIRE.

Mme Alice J. Ford vs J. A. Mallon, son mari.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 28,878.—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St-Charles, entre la Rue Gravier et l'Allée Commerciale, dans le premier district de cette ville, le SAMEDI, 29 juin 1889 à midi, de la